

Jungles bleues

Henri-Dominique Paratte

Number 29, Summer 1986

L'exil

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/15285ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Paratte, H.-D. (1986). Jungles bleues. *Moebius*, (29), 23–30.

HENRI-DOMINIQUE PARATTE

Jungles bleues

pour Arthur

Tu as fini de bouger, de courir de monter l'escalier. La tête posée de côté, tu as maintenant un oeil complètement fermé, et l'autre grand ouvert. Par moments on pourrait se persuader que tu es encore en vie. Mais c'est peine perdue, bien sûr. Tu ne bougeras plus, tu ne courras plus, tu ne monteras plus l'escalier. Un futur au négatif. Tu restes là, sans bouger, et moi j'écris. Cette partie de moi que j'appelle Augustin, toujours en mal de **Confessions**, cette partie de moi qui écrit tout en sachant fort bien que cela ne changera rien. J'écris parce que je t'imagine, dans des jungles turquoises où tu glisserais avec la souplesse que tu avais quand tu te glissais dans mon lit, en train de traquer des proies imaginaires. Peut-être même des licornes. Mes mots, ta mort, à une lettre près nous occupons le même espace.

S'asseoir nu sur un rocher au bord de l'eau bleue et ne plus penser à rien qu'à la chaleur du rocher sous ses fesses et au soleil qui vous caresse comme un espoir d'éternité.

L'éternité de Rimbaud. C'est la mer alliée avec le soleil. Le soleil qui joue dans la mer de tous ses tentacules lumineux autour desquels se love l'eau. Spirales d'eau, sans fond sans fin comme une respiration qui ne cessera jamais de respirer au milieu des plus grands désastres. Fascination de ce jeu de turquoise et de paillettes d'or qui nous dépasse infiniment. L'éternité de Rimbaud. Le poumon de notre respiration. Tout ce qui circule sur la mer pour entretenir notre petite vie. Il faudrait pouvoir s'asseoir sur une roche, les fesses au chaud, ne plus penser à rien, effacer le temps que chante une cigale toutes les données de l'hémisphère gauche de notre ordinateur de tête.

Des gestes très simples. Sentir encore sur ses mains la tiédeur douce du poil d'un petit chat qui meurt sans que l'on sache pourquoi. Le corps tout doux, tout mou, tout ce côté irréel de la mort qui arrive, qui va venir alors que la respiration se fait plus oppressée, cette langue rose devenue violette et qui n'arrive plus à pomper l'air devenu rare, cette mort qui est arrivée. Se dire que tout est fini. Se le dire parce que c'est un autre qui est mort, pas soi, on ne le saurait de toutes façons pas si c'était soi, sinon avant: un chat, un autre chat, une grand-mère, un cousin, des choses très simples qui font douter des plus absolues certitudes. Après la mort du petit chat la présence continue de flotter, présence d'un mouvement sur tel ou tel meuble, présence d'un coussin, d'une odeur, d'une certaine façon de toucher

la réalité. Il n'est pas sûr que tout soit aussi réel que cela nous paraît. Il n'est pas sûr que les licornes ne soient pas aussi vraies que la bombe à neutrons. Il est certain qu'elles survivront plus longtemps. On me dira que je suis fou. Se dire que tout est fini. Ou plutôt: se dire que tout finira. Un téléphone, une lettre, pour annoncer la mort d'un père, d'une mère, mort attendue mais dont on aurait pu croire qu'elle n'aurait jamais lieu. La tristesse de tout ceci alors qu'il fait beau dehors. Quelqu'un va sans doute attribuer tout ce climat à mon **background** calviniste. Le seul problème sera, bien sûr, que je n'ai pas la moindre trace de calviniste derrière moi. Le fanatisme n'est le monopole de personne. Un vitrail de danse macabre dans la cathédrale de Berne où tout le monde se retrouve sur un grand pied d'égalité. Penser qu'un jour, un beau jour comme ce jour d'aujourd'hui, on sera aussi mort que ce petit chat gris, aussi insignifiant, aussi discret dans sa disparition. Se dire que tout finira. Des gestes très simples. Des mots très simples. Une roche, un soleil, la neige comme une page blanche où s'écrivent les mots, la mort, la traversée.

Il aurait fallu pouvoir se libérer de la tyrannie de la mort et de toutes les limites qui sont imposées à nos cerveaux, à nos vies, à notre espace. Nés pour une certaine harmonie avec le monde qui disparaît de plus en plus.

Oubliés les amis, disparus les conflits et les haines, oubliées

dettes, gloires et fortunes,
 ou bien chômage ou bien misère,
 dans le grand cycle de ce
 passage comme un vol d'ailes
 entre les mains, comme un
 essor qu'on ne saurait saisir
 au vol. Des gestes très simples.

*Un miroir qu'on brise. Dans un coin d'une
 chambre d'enfant un petit gars, les yeux
 écarquillés au travers des images, en train
 de déchiffrer le secret de la licorne. Trois
 frères unis. Trois licornes voguant de
 concert. L'enfant n'a jamais eu de frère.
 L'enfant n'a jamais vu la mer. Les licornes,
 la mort, la mer: des images dans le fond
 du cerveau.*

Pier Giorgio di Cicco en train de réclamer
 à corps et à cris les cochons et les noix
 de coco qui doivent être ailleurs que dans
 le cerveau. Donnez-moi les maudits cochons!
 Donnez-moi ces damnées noix de coco!
 Si les cochons et si les noix de coco sont
 en dehors du cerveau, il faut croire qu'il
 y a quelque part des licornes. Et que, dans
 un coin du monde, on va retrouver à un
 moment ou à un autre les petits chats gris,
 les parents morts, les gestes simples, les
 rochers chauffés par les rayons solaires,
 tout ce qu'on avait cru disparu à tout
 jamais derrière l'autre côté du miroir, dans
 le placard aux souvenirs où l'on avait
 relégué, du côté droit du cerveau, tous
 nos souvenirs d'enfance, nos théâtres d'ombres,
 nos symphonies sans paroles pour des présents
 qui chantent.

Faute de croire aux licornes on risque de se
 retrouver définitivement prisonniers de
 l'espace de la mort. Les mots, la mort, juste
 une lettre de différence.

Un petit corps tout tiède,
 et qui fait découvrir
 l'usage de l'imparfait :
 l'immobile qui **était**
 vivant. Le souvenir,
 toujours en vie. Pire
 que cela: la vidéo,
 l'image du chat sur l'écran,
 les lignes de l'irréel, le
 miaulement qui n'existe pas,
 qui existait, c'est à
 devenir fou, chaque fois
 qu'on presse sur PLAY voici
 que le chat se met à jouer
 avec sa balle sur le magnétoscope
 du souvenir. Entre la vie, entre la mort,
 assailli d'images, de mots, de
 choses qui n'existent pas et qui sont pourtant
 là, dans mon magnétoscope de tête. Penser à
 l'imparfait, au présent, au futur. Ce qui ne
 sera plus jamais là, mais qui était là, et qui
 est encore là, en images, comme les licornes
 dans le Tintin du petit garçon solitaire.

L'éternité. La mer alliée avec le soleil. Une photo de Rimbaud. Un cliché de Nelligan. Le visage d'une femme le temps d'un sourire. L'éternité du mouvement figé comme un arc électrique, comme une éloïze, comme quelque chose d'impossible à saisir autrement qu'entre un imparfait et un futur simple qui est déjà devenu un futur antérieur. Le présent n'existe pas dans l'hémisphère droit du cerveau. Le présent c'est la gueule de Ronald Reagan en train de dire quelque chose que personne n'écoute, un peu comme la messe parce que c'est toujours pareil. C'est Brian Mulroney qui commente la révolution en Haïti. C'est le gouvernement suisse qui ne participe pas à un sommet sur la francophonie parce qu'il faut à tout prix préserver l'équilibre fédéral, la paix des races, le pouvoir très germanique du plus fort. Le présent. Déjà passé. Toujours pareil. Nous ne nous sentirons nous-mêmes que dans l'éternité, avec les licornes et Bastet la déesse des chats.

A certains moments, nous qui sommes sans arrêt entre vie et mort, entre silences et mots, entre révolutions et grands envols de notre très lyrique imagination, entre le bord de mer et le profil éclatant des montagnes, entre l'Acadie et les bords de l'Aar, entre mille autres choses, de Frank Zappa à l'Empire State Building, de Ferdinand Marcos à Bébé Doc Duvalier, nous nous persuadons que le présent est la garantie de l'avenir, comme disent les politiciens, que la révolution est encore à faire, que quelque chose d'exceptionnel va nous arriver. Quelque chose de tellement exceptionnel que nous ne pourrons jamais le dire ni le décrire. Heureusement, nous aurons peut-être eu le temps de le fixer sur nos magnétoscopes.

L'instant de cet espoir, nous nous réconcilions avec la vie, avec la mort, dans les jungles bleues où se trament nos plans et nos projets de révolutions, nos mises en scène pour qu'une parcelle d'éternité, comme un éclair, traverse la monotonie présente où nous nous débattons.

On aimerait bien croire que ce quelque chose d'exceptionnel, c'est que l'Acadie va vraiment exister ailleurs que dans nos têtes et sur nos cassettes vidéo. L'Acadie serait aussi solide et aussi stable que la Suisse. Ce qui n'est pas peu dire, même si la Suisse n'a pas plus de mille ans, à peine. Même si la Suisse s'éclate en dizaines de petites suisses qui ne se sentent pas plus suisses que cela, mis à part le fromage, Heidi et les cors des Alpes. Au bord du lac Léman, là où on déguste un verre de blanc, il n'y a pas la moindre trace d'Heidi, ni de fromage, ni de cors des Alpes pourtant pas loin. C'est dire à quel point les montagnes semblent conférer une solidité inébranlable à un cliché qui a fini par se prendre au sérieux dans la valse des capitaux.

Si les civilisations, pourtant, sont mortelles, cela veut dire que dans mille ans, une fois les cataclysmes neutroniens passés, hivers nucléaires et autres déluges d'insanités humaines, il n'y aura peut-être plus de Suisse, plus d'Acadie, même plus dans nos têtes, plus personne pour parler français sinon quelques archéologues et quelques spéléologues du langage, venus

peut-être de la planète Krypton respirer l'air, à nouveau frais, de notre hémisphère nord.

On aimerait désespérément s'accrocher à l'idée de progrès, espérer que ceux qui nous succéderont retrouveront l'harmonie du monde. Nous sommes peut-être plus libres, nous étions peut-être plus libres, nous ne le savons pas et ça importe peu. Nous ignorerons jusqu'au bout qui prendra notre place. D'ici dix siècles on nous prendra pour des martiens ou des hommes des cavernes. Mais on aimerait espérer. Il ne nous servirait à rien de progresser à reculons vers des esclavages pires que ceux dont nous sommes à peine sortis, vers des dérangements et des colonisations encore plus tortueuses que celles dont nous avons été victimes, il ne nous servirait à rien d'exister si nous n'avions pas la tâche de tuer tous les tyrans qui nous empêchent d'être nous-mêmes.

J'écoute Cat Stevens, **Morning has broken**, et je pense à toi. Bien sûr que tu n'es pas là et que c'est un «toi» imaginaire. Et en même temps bien réel. Entre la mort et la vie.

Comme les jungles bleues où se décident nos révolutions. Tyrannies de l'espace, tyrannies du temps, grandes révolutions comme des arcs électriques ou des feux d'artifice dans nos têtes, entre les hémisphères, passant de l'un

à l'autre sans prévenir. Licornes qui sautent au-dessus des gouffres du temps, des vagues de la mer, les dernières licornes qui se libèrent des sortilèges du roi maudit, du tyran sans scrupules, celui qui voulait à tout prix asservir l'imagination des autres à son pouvoir, réduire à un seul hémisphère les capacités du cerveau. Tyrannie des retards, sans importance dans le cycle du monde. Tyrannie de tout. Liberté du regard, des gestes simples, liberté de tuer tous les tyrans dans les jungles bleues de notre cerveau, où nous évoluons avec la souplesse de petits chats gris qui se chauffent au soleil de l'éternité, qui surgira, par-delà les incen-

dies des palais des rois détruits, avec la douceur d'une plainte amoureuse comme une marmotte le jour de la Chandeleur.

Des gestes très simples. L'éternité. Notre peau nue sur une roche tiède. La souplesse d'un corps comme une jungle d'eau. Les plus élémentaires des plaisirs du monde. Sortis de nos tanières, quand nous aurons tué tous les tyrans, ce sera comme un grand soupir, nous n'aurons plus peur de notre ombre, nous verrons les mondes avec d'autres yeux.